



HAL
open science

Le pape François et la littérature

William Marx, Nathalie Sarthou-Lajus

► **To cite this version:**

William Marx, Nathalie Sarthou-Lajus. Le pape François et la littérature. *Études : revue de culture contemporaine*, 2024, 4320, pp.95-105. <hal-05412150>

HAL Id: hal-05412150

<https://hal.science/hal-05412150v1>

Submitted on 11 Dec 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY 4.0 - Attribution - International License

LE PAPE FRANÇOIS ET LA LITTÉRATURE

Entretien avec William MARX

Le pape François a publié une Lettre sur le rôle de la littérature dans la formation, le 4 août 2024. Elle n'aurait pas eu de retentissement en dehors du petit cercle des catholiques lettrés, si William Marx, professeur au Collège de France, titulaire de la chaire « Littératures comparées », n'en avait fait un compte rendu précis et élogieux dans une tribune du Monde. Nous avons souhaité l'interroger sur les rapports complexes et ambivalents de la tradition chrétienne à la littérature, et sur le caractère « révolutionnaire » qu'il attribue à cette lettre du pape.

Nathalie Sarthou-Lajus : Qu'est-ce qui a attiré votre attention dans cette lettre du pape François sur le rôle de la littérature, qui s'adressait initialement aux séminaristes dans le cadre de leur formation ?

■ **William Marx** : D'abord, c'est une lettre *sur* la littérature, sur le rôle de la littérature dans la formation, et, en tant que professeur de littératures comparées, je m'intéresse à tout ce qui concerne la littérature. Rien de littéraire ne m'est étranger. Donc, quand le pape parle de la littérature, quel que soit le pape, quoi qu'il dise, cela m'intéresse. Dès que j'ai lu cette lettre, j'en ai été proprement sidéré. Il voulait, dit-il, parler du rôle de la littérature dans la formation des prêtres dans les séminaires mais, en fait, il veut parler d'autre chose : du rôle de la littérature dans la maturation intellectuelle en général. En tant que professeur au Collège de France, je n'ai évidemment rien à dire sur la formation des prêtres, mais je me sens concerné par la question de

la maturation intellectuelle par la littérature. Et j'ai été tout à la fois ébloui et stupéfié par cette lettre. Deux choses, en particulier, m'ont semblé importantes. Il y a d'abord un éloge et une réflexion assez profonde sur l'importance de lire de la littérature. La littérature nous introduit à l'altérité, elle nous fait découvrir d'autres mondes, elle nous permet d'entendre la voix de quelqu'un. Par contraste avec tous les médias audiovisuels qui sollicitent notre attention, la littérature est très pauvre : elle n'a que ses maigres mots – et c'est parce qu'elle est pauvre qu'elle est d'autant plus riche, semble dire le pape. La littérature nous oblige à investir notre propre puissance imaginative de création. Elle sollicite en permanence l'activité de l'esprit. À la différence des écrans, des images qui nous viennent de l'extérieur, qui sont *devant* nous, les textes lus sont *à l'intérieur* de nous. Ils sont en apparence devant nous, mais en vérité nous sommes toujours en train de les co-construire. Lire suppose de coconstruire l'œuvre avec l'auteur, ce qui donne à la littérature une force qui est fondamentale. De ce point de vue, la littérature est irremplaçable. C'est un art pauvre, accessible à tous. Pas besoin d'électricité pour lire. On peut lire dans les favelas. N'importe qui peut lire. La littérature est donc un art démocratique, qui sollicite énormément l'investissement intellectuel, spirituel, imaginaire et moral du lecteur.

N. Sarthou-Lajus : Qui sollicite aussi la chair, dont le pape précise qu'elle est faite « de passions, d'émotions, de sentiments, de récits très concrets »...

■ **W. Marx** : Bien sûr. Toute la lettre du pape est traversée par le souci de retrouver une incarnation contre les abstractions desséchantes. Les germes de l'Esprit saint sont présents dans tout texte, dans toute œuvre. Il faut que le message évangélique s'incarne en ceux qui lisent, c'est le rôle du pape que de le rappeler. Mais, pour revenir à la question littéraire, cet investissement du lecteur dans le texte donne une force fondamentale à tout texte littéraire et n'est en rien comparable à ce qu'on trouve dans les autres médias. Les textes littéraires, nous dit François, nous font entrer, plus que les journaux, plus que les réseaux sociaux, dans l'abysse de l'âme humaine. On accède beaucoup plus facilement aux failles humaines par la littérature que par les autres arts parce que nous sommes obligés en tant que lecteurs de jouer mentalement tout ce qui est dit dans les textes. Le pape pense essentiellement

aux romans, à la poésie ; le théâtre n'est pas évoqué, même s'il fait à un moment allusion à la tragédie. Pour un prêtre en formation, c'est important de connaître de près ces abysses qui forment l'humanité. Le propos du pape est d'inviter à entrer dans tout ce qui fait la complexité de l'âme, de l'être humain, par la littérature.

N. Sarthou-Lajus : J'ai relevé son goût particulier pour « les artistes tragiques » qui donnent accès aux « abîmes qui habitent l'homme »...

■ **W. Marx** : Tout à fait. Je vois là sinon une attaque, du moins une mise à distance des textes de nature spéculative ou analytique par comparaison avec la littérature qui, précisément parce qu'elle nous engage à mettre notre propre chair, notre propre esprit dans les mots, et à nous mettre à la place des personnages qui parlent, nous permet de connaître de beaucoup plus près la complexité de l'âme humaine. La primauté de la philosophie et de la théologie est un peu critiquée. De ce point de vue-là, c'est un pas de côté par rapport à Benoît XVI, ce pape grand philosophe et théologien. On trouve aussi dans la lettre une prise de distance par rapport au discours historique – car les historiens, les commentateurs, s'ils ont leur utilité pour connaître une époque lointaine, tout comme les sociologues pour connaître la société, ne font au bout du compte que s'adresser à nous, contemporains. Ils nous parlent de nous : « Toute histoire est contemporaine » (Benedetto Croce). Même s'ils parlent de l'Antiquité grecque ou romaine. À l'inverse, les textes littéraires anciens ou lointains nous font entendre sans médiation les propres mots qui ont été énoncés en des lieux et des temps éloignés. Le pape insiste sur les styles littéraires et grammaticaux divers venus de toutes les civilisations, de toutes les époques, car on a accès par eux à une parole sans aucun filtre : on écoute la voix de quelqu'un, on est confronté directement à l'altérité. De ce point de vue, la littérature est irremplaçable. Elle ne peut être remplacée par un texte secondaire, ni par l'histoire, ni par les commentaires, ni par la philosophie. Parce qu'elle nous met au contact du langage de l'autre.

Toutes les choses que j'ai rappelées jusqu'à présent de cette lettre sont très bien dites, avancées de manière virtuose par le pape, mais elles ne sont pas nouvelles. On les trouve chez bien d'autres critiques depuis Aristote : le progrès moral induit par la littérature, la question de la *catharsis*, la relation aux symboles qui nous permet d'accéder à

des cultures différentes (Hegel, Ernst Cassirer), le fait que les textes nous regardent au lieu que nous regardions les textes (Rainer Maria Rilke)... Ces idées ont été exprimées ailleurs, le pape les résume dans sa lettre et c'est une raison suffisante pour que celle-ci soit lue par les spécialistes de littérature, les professeurs de lettres, tous ceux qui s'intéressent au rôle de la littérature. Or, par ailleurs, il y a un magistère spécifique du pape : il s'adresse aux catholiques. C'est là qu'il va y avoir un déplacement assez étonnant. Il suffit pour s'en apercevoir de considérer les auteurs que le pape cite comme références.

N. Sarthou-Lajus : Proust, Celan, Borges, Cocteau... Il ne cite pas Dante, Mauriac, Claudel, Bernanos...

■ **W. Marx** : En effet, il ne cite aucun des grands auteurs catholiques attendus, mais des auteurs ouvertement areligieux. On comprend pourquoi, et sa position est certainement liée à son expérience de jésuite, de lecteur d'Ignace de Loyola. S'il ne dit pas qu'il faille lire spécifiquement des textes d'inspiration chrétienne catholique, c'est qu'il faut se confronter aux abîmes, et les abîmes se trouvent dans toute la littérature. Il faut donc tout lire. Même – et surtout – lorsque nous éprouvons de l'ennui, de la désolation, de la consternation, lorsque nous sommes choqués par les textes. C'est là que les propos du pape sont les plus intéressants. Quand nous sommes choqués, quand nous sommes ennuyés (au sens fort du terme), il y a quelque chose qui se passe : nous réagissons. Et c'est à ce moment-là que « l'Esprit agit en nous ». En tant que professeur de lettres, je le dis toujours à mes étudiants : quand il y a quelque chose qui vous gêne dans un texte, c'est là que cela devient intéressant, c'est là qu'on peut commencer une explication de texte. Il faut partir du point qui vous résiste. Du point de vue spirituel ou moral, c'est la même chose : à partir du moment où l'on se sent choqué, consterné, notre propre sens moral s'éveille.

La littérature est là pour éveiller notre sens moral. Nous entrons dans une sorte d'exercice, nous nous mettons « à la place de » et nous avons à réagir par rapport à ce qui nous est proposé. Pour un chrétien, pour un fidèle, c'est fascinant de voir un pape, chef de l'Église catholique, vous dire qu'il faut tout lire, qu'il faut se confronter au monde extérieur. Il faut tout lire, parce que toute littérature est bonne à recevoir, parce que ce n'est pas ce qui entre par l'oreille qui souille, mais ce qui sort par la bouche. Ce n'est pas ce qui entre par les yeux qui souille

l'homme, c'est ce que nous en faisons. Voilà ce que nous dit le pape : qu'il est possible pour un chrétien de tout lire. Sa démarche rompt donc avec un certain paradigme, celui de la conformité doctrinale de l'œuvre littéraire au message chrétien. Ce paradigme informait, il y a vingt-cinq ans encore, la *Lettre aux artistes* de Jean Paul II, invitant les créateurs à s'inspirer du message chrétien, à colporter le message de la foi, seule source possible de toute inspiration. Il parlait d'une « forme authentique d'art », inspirée par la foi catholique, qu'il opposait implicitement à une forme inauthentique. Il fallait, là encore, faire le tri entre le bon grain et l'ivraie.

N. Sarthou-Lajus : Dans quelle mesure peut-on parler d'une rupture engagée par cette lettre, comme vous venez de l'expliquer, mais aussi tout de même d'une certaine continuité de la tradition catholique dans son rapport à la littérature ?

■ **W. Marx** : Il s'agit d'une rupture avec la tradition post-tridentine de la conformité doctrinale obligatoire. François invite à aller chercher ailleurs une conformité qui n'est pas d'ordre littéral. La responsabilité incombe désormais au lecteur de rechercher en lui-même une conformité à l'Évangile. Les censeurs, ceux qui condamnent la littérature, sont souvent ceux qui ne font pas confiance au lecteur, ceux qui prétendent que le lecteur est mineur ou irresponsable. Cette volonté de censure a été formulée par nombre de philosophes ; c'est Platon condamnant les poètes au prétexte qu'ils induisent leurs lecteurs en erreur par leurs mensonges, c'est Rousseau disant qu'on ne peut pas enseigner les *Fables* de La Fontaine aux enfants parce qu'ils les comprennent mal, c'est Kant accusant les romans d'affaiblir mentalement les lectrices... Le lecteur est alors conçu comme incapable, irresponsable. Et c'est toujours au nom d'une irresponsabilité du lecteur que la littérature est condamnée. À la limite, l'écrivain pourrait écrire ce qu'il veut, mais comme les lecteurs sont incapables de comprendre... C'est la raison pour laquelle, en France, la seule censure qui existe encore concerne la littérature destinée à la jeunesse parce qu'on estime, à juste titre, que seule la jeunesse doit être protégée.

Le message du pape est un message de liberté et de responsabilité. Il dit qu'il faut faire confiance aux lecteurs. Ils ne sont pas si mineurs que cela. Peut-être faut-il les éduquer un peu au préalable ? Mais c'est à chacun de se positionner par rapport au texte. Avec l'idée, finale-

ment, que, dans tout texte, on est capable de retrouver ce qu'il appelle « une forme de salut ». On pourrait penser *a priori* qu'une telle invitation à retrouver dans les textes le germe de l'Esprit saint, qui interagit avec nous et nous provoque, ne concerne que les fidèles catholiques et chrétiens. Cependant, je crois que tout lecteur, croyant ou non, quand il lit, quand il aime lire, quand il aime la littérature, a toujours inconsciemment la foi que le livre va lui apporter une sorte de salut, va lui faire du bien, va le sauver en quelque manière, va donner un sens à sa vie, va le rendre plus vivant.

On peut donc développer une lecture allégorique de la lettre du pape en soutenant que la littérature apporte une sorte de salut profane. Il suffit de faire une petite transposition qui n'infirme ni ne contredit ce que dit le pape sur le plan spirituel. Tant et si bien – et c'est le passage qui m'a sidéré dans cette lettre – qu'à un moment le pape va défendre la littérature contre Cocteau lui-même. Jean Cocteau écrit à Jacques Maritain que la littérature est impossible et que, au bout du compte, seule la foi peut nous sauver. Pas du tout, dit le pape ! Dans la littérature aussi, on peut trouver une transcendance et un salut. C'est un renversement de position, où le pape prend la défense de la littérature contre le poète !

Paroles révolutionnaires ? Oui, à un premier degré, par rapport à cette tradition post-tridentine. Mais, en réalité, le pape ne fait que revenir à une très longue tradition chrétienne d'accueil de tous les textes et de la poésie. L'une de ces traditions est citée explicitement, c'est le texte de Basile de Césarée : « Comment tirer profit des lettres helléniques », où il s'adresse à la jeunesse chrétienne, l'exhortant à ne pas rejeter la littérature païenne : il est intéressant, même pour un chrétien, de lire les païens. Basile propose une lecture allégorique des textes, c'est un geste d'accueil. On sait comment, dans les premiers siècles du christianisme, saint Jérôme voire saint Augustin ont essayé de défendre un rapport à l'héritage païen, qu'il ne fallait pas rejeter d'emblée. C'était compliqué pour ces premiers chrétiens de se positionner par rapport à une culture dont ils étaient les héritiers et dont ils devaient en même temps détester tous les dieux. Ils ont été plutôt dans une position d'accueil de cette littérature venue d'ailleurs. Il faut accueillir cette altérité-là, nous pouvons en faire quelque chose, dit Basile. Et puis il y a une autre tradition de réflexion sur la complexité du message littéraire et poétique, comme chez Thomas d'Aquin dans la *Somme théologique*. Umberto Eco a été l'un des premiers à ressusciter

ter ses réflexions sur la poésie qui, d'après saint Thomas, serait la seule manière de parler de Dieu. La poésie, en parlant *à côté*, en disant les choses *à côté*, en assumant de ne pas dire les choses telles qu'elles sont, est la seule à pouvoir dire l'indicible, cet infini qui est l'infini du divin. C'est le paradoxe développé par Thomas d'Aquin : il affirme que la métaphore poétique est la seule manière légitime de parler du divin, contre ceux qui prétendent que les poètes sont des menteurs, ne disant pas les choses telles qu'elles sont.

Il existe donc toute une tradition chrétienne de la complexité herméneutique à laquelle se réfère le pape François : l'idée que les choses ne doivent pas être prises littéralement, que le décalage dans lequel nous sommes en tant que lecteurs vis-à-vis des textes est fondamental, est constitutif de notre rapport à la littérature. En cela, il revient aux évangiles, à l'usage que Jésus fait lui-même des paraboles pour transmettre son message. Les paraboles sont des textes d'une effroyable complexité morale : le fils prodigue, les ouvriers de la onzième heure... sont des récits qui choquent et Jésus les raconte pour choquer ses disciples. Allez dire à un salarié, à un athlète des Jeux olympiques que les derniers seront les premiers et que les premiers seront les derniers... Jésus fait de la littérature, c'est-à-dire qu'il crée des fictions, des fictions choquantes et complexes, qui obligent les disciples à réagir. Et c'est cette réaction-là qui est la bonne réaction. Ce sont donc des textes *actifs*, comme tout bon texte littéraire. Jésus fait de la littérature et il le dit de la manière la plus claire aux Apôtres qui ne comprennent pas pourquoi il parle en paraboles : « À celui qui a, je donne ; à celui qui n'a pas, je lui enlève. C'est pour cela que je parle en paraboles. » Parce qu'en fait, il revient à chacun de mettre du *sien* dans les textes. Il y a toute une réflexion dans les évangiles, proposée par Jésus lui-même, sur le fonctionnement herméneutique des textes et quasiment sur la théorie du cercle herméneutique. En fait, ce n'est pas seulement le texte qui nous apporte du sens de l'extérieur, c'est nous qui importons du sens à l'intérieur même du texte. Le pape François ne fait ici que reprendre la complexité herméneutique présente au cœur de l'Évangile et que l'on avait un peu oubliée à cause de cette tradition post-tridentine qui exige une conformité doctrinale simple et directe à un message.

N. Sarthou-Lajus : Comment comprenez-vous cette comparaison de la littérature à une sorte de « gymnase du discernement » ?

■ **W. Marx** : Je me suis d'abord demandé s'il n'y avait pas un problème de traduction, mais ce n'est pas le cas. Le texte italien dit *palestra*, c'est-à-dire le terrain d'exercice, ce qui justifie peut-être que cette lettre soit parue en plein Jeux olympiques... Dans la littérature, le message qui est là, dans le texte, ne demande pas seulement d'être déchiffré pour se donner à nous ; la littérature est un entraînement, un exercice, au sens ignacien et jésuite, qui nous est proposé, du point de vue chrétien, spirituel, moral. Du point de vue purement littéraire, il s'agit d'un exercice intellectuel, cérébral. Moi, je me retrouve très bien en tant que littéraire dans cette vision-là, c'est-à-dire dans cette coparticipation, cette coconstruction du texte. C'est une question que Paul Valéry (1871-1945) posait déjà dans les années 1930 : quel serait l'avenir de la littérature et de la poésie dans un environnement saturé par les médias audiovisuels ? Il dit que ce sera comme un sport intellectuel qui exerce l'esprit. Il pensait surtout au poète et à la poésie comme sport d'entraînement, par l'agencement des mots... mais on peut aussi songer au lecteur. Parce que c'est un véritable exercice qui nous est proposé, qu'aucun autre art ne pratique de la même manière.

Cette lettre est d'une richesse incroyable. J'ai parlé de révolution mais, comme toute révolution, elle est un retour aux origines. C'est la reprise de ce qui fait le fond du message chrétien, de la question de l'incarnation. D'où qu'on vienne, religieux ou laïc, croyant ou incroyant, il ne faut pas hésiter à se confronter à l'humanité – et on n'y parvient que par les textes littéraires, les textes qui se donnent comme la parole d'autrui.

N. Sarthou-Lajus : Comment expliquez-vous le décrochage de la jeunesse avec la littérature, notamment au moment du collège ?

■ **W. Marx** : Le fait est qu'il y a un problème de la jeunesse vis-à-vis de la littérature. On sait bien que les enfants lisent assez volontiers et que, peu à peu, l'habitude de la lecture se perd. Je crois qu'il ne faut pas leur dire : « Lisez pour apprendre ! » Ce serait même la dernière chose à faire. Mais l'idée du « gymnase », de l'entraînement, mérite d'être considérée. Dans un monde qui met en valeur l'exploit sportif, l'exploit physique, pourquoi ne pas parler de l'exploit intellectuel que constitue la lecture ? Lire est une sorte de défi. En lisant un roman ou un poème, vous allez entraîner votre cerveau, de la même manière qu'en salle de sport vous entraînez votre corps. Je crois que cette idée de l'exploit intellectuel

pourrait être une manière de réenclencher le rapport à la lecture. Grâce à la littérature, vous êtes convoqué à un autre type d'expérience, d'ordre intellectuel, spirituel, digne d'être célébré – voilà peut-être un message à transmettre. La possibilité de l'incarnation et, à ce titre, la lecture à haute voix, le théâtre, c'est-à-dire le fait d'interpréter les mots des autres, de se mettre à leur place, jouent aussi un rôle fondamental. Des comédiens vont dans les collèges et les lycées, travaillent avec les élèves et leur apprennent à mettre le ton, à dire un texte à haute voix. Mettre le ton, c'est déjà entrer dans l'esprit de l'autre. Sans faire de commentaires compliqués. C'est accéder à la musique de la parole. On dit souvent que bien lire un texte, c'est l'avoir à moitié compris – bien sûr ! Mais ce n'est pas facile de bien lire un texte. Je pense donc qu'il y a plusieurs moyens de ressusciter la littérature. Pourvu que ce soit dans le cadre d'un exercice, d'une performance – les élèves aiment bien l'idée de performance.

François Euvé : Je rappelle que la formation traditionnelle de la Compagnie de Jésus commençait par deux années de littérature, avant de poursuivre par la philosophie. Aujourd'hui, on a un peu comprimé les choses, mais on demande toujours à ceux qui rentrent plus jeunes de faire de la littérature. Pas pour les occuper, mais parce qu'il y a, dans la littérature, cette confrontation à l'humanité. Avant de mettre les concepts, commençons par regarder l'humanité telle qu'elle est. C'est la formation du pape François et l'humanisme jésuite traditionnel des commencements.

■ **W. Marx :** Les humanités nous introduisent à la complexité et au mystère du monde. Le pape François parle de « l'inutilité et peut-être même l'impossibilité de réduire le mystère du monde et de l'être humain à une polarité antinomique vrai/faux, ou juste/injuste ». Selon moi, il s'agit de la phrase la plus importante de la lettre. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de bien et de mal, mais que la frontière qui sépare les deux est beaucoup plus floue qu'on ne veut bien le croire. Ce n'est pas une question de frontière, en fait ; il s'agit plutôt de savoir démêler ce qui est terriblement embrouillé. Il y a d'autres formules dans la lettre qui vont dans le même sens : « Les frontières entre le salut et la perte ne sont pas *a priori* définies et séparées. » C'est-à-dire que ces frontières doivent toujours être redéfinies *a posteriori*. *A posteriori* de quoi ? De l'expérience. De l'expérience que nous avons soit directement du monde, soit par la littérature. Parce que la littérature, justement, nous met en contact direct avec cette altérité. « Il

faut refuser de simplifier notre jugement sur les textes », « l'humilité de la non-simplification », « renoncer à la domination cognitive et critique sur l'expérience » : j'aimerais bien que les évêques français, les catholiques et tout le monde, à vrai dire, méditent là-dessus. Le pape François ne fait que revenir à la parole de Jésus : qui es-tu, toi, pour juger ? N'est-ce pas le *leitmotiv* de son pontificat ? Ce que dit Jésus à ce moment-là, c'est que, au bout du compte, lorsque nous jugeons, nous nous jugeons nous-mêmes. Voir le mal dans l'autre, c'est exprimer le mal qui est en nous, c'est ne pas comprendre que ce mal-là était déjà en nous. C'est, comme dit Rabelais, « regarder par un pertuis » ou par le petit bout de la lorgnette. Ce qui vaut pour les personnes vaut aussi pour les textes, pour lesquels nous devrions développer une lecture humble, généreuse, magnanime. Comprendre que les textes sont des choses fragiles : ce sont des mots qui nous sont donnés, qui nous sont livrés par le temps et la tradition. Le jugement, si jugement il y a, ne peut arriver que dans un deuxième, voire un troisième ou un quatrième temps – car nous ne sommes pas là pour juger, mais d'abord pour comprendre. Pour comprendre les drames, les détresses et les difficultés morales dans lesquels se trouvent les acteurs de ces textes, les auteurs aussi, les mondes différents d'où ils viennent.

De ce point de vue, le message du pape est vraiment un message de liberté et de non-censure. Il vise évidemment les conservateurs et réactionnaires de toutes obédiences. Mais il vaut aussi pour les nouveaux phénomènes de censure qui, dans nos sociétés démocratiques occidentales, ne viennent pas d'en haut, mais d'en bas. Toujours pour de bonnes raisons, bien sûr ! Car c'est toujours pour de bonnes raisons qu'on censure : parce qu'on veut être plus inclusif, parce qu'on est choqué par la place faite aux femmes dans les textes, ou par le racisme qui s'y exprime... On est choqué, alors on refuse de lire. Le pape nous dit le contraire. Ce n'est pas parce que vous êtes choqué qu'il faut refuser de lire. Votre choc vous permet d'avancer et de mieux prendre conscience en vous des valeurs auxquelles vous tenez. Tout texte nous exhorte à la responsabilité personnelle. L'attitude de certains étudiants très idéologisés, avec des convictions morales ou religieuses fortes, souvent pour de bonnes causes, aboutit à des conséquences qui sont en fait dommageables en raison d'un refus de comprendre la complexité même du monde. Ils sont animés d'un désir radical de justice et de pureté à réaliser immédiatement, ici et maintenant. Ce n'est pas ce désir qui est mauvais, mais les moyens qu'il emprunte pour se

réaliser, fondés sur une conception simpliste et univoque de la réalité et sur le mécanisme du bouc émissaire. Sur ce sujet, l'épisode évangélique de Jésus et de la femme adultère vaut la peine d'être médité.

Le monde est beaucoup plus complexe et ambigu qu'on ne le voudrait : c'est la difficulté de l'incarnation. Mais si l'on veut transformer le monde, il faut d'abord le comprendre. Pourquoi demander à la littérature d'être meilleure que le monde qu'elle reflète ? Elle est là pour nous faire comprendre la complexité morale, intellectuelle et spirituelle du réel, son ambivalence et sa polyphonie. Et donc on n'a pas à censurer. Il faut accepter cette diversité des expressions, même quand elles ne nous font pas toujours plaisir !

La question du plaisir esthétique n'est pas tellement abordée dans la lettre du pape, même s'il dit au début du texte que la lecture peut nous faire du bien : « Souvent, dans l'ennui des vacances, dans la chaleur et la solitude de certains quartiers déserts, trouver un bon livre à lire devient une oasis qui nous éloigne d'autres choix qui ne nous feraient pas du bien. » Personnellement, je crois qu'on retire de la confrontation au texte littéraire une satisfaction, une plénitude, qu'une œuvre visuelle (sur écran en particulier) ne donne pas. On peut être enthousiasmé par un film magnifique mais, quand on a lu un livre, on a l'impression d'avoir fait davantage. Un roman ou un poème nous transportent de manière plus intérieure, parce qu'on aura participé. On éprouve après la lecture une sorte de satisfaction esthétique et presque morale, que procure moins l'œuvre visuelle ou musicale. Justement parce qu'on a fait un effort pour lire. C'est comme se baigner dans l'eau froide : au début, ce n'est pas très agréable mais, quand on en ressort, on est tonifié. Il y a un peu de cela dans le défi auquel nous confronte la littérature. C'est actif : il faut tourner les pages, il faut faire un effort, il faut se remuer les méninges. Mais, quand on en sort : *waouh* ! C'est quelque chose qu'on a accompli soi-même, par la force de la volonté, et qui n'est pas la même chose que d'absorber de manière « passive » une série télévisée. Rien ne peut remplacer la littérature.

Propos recueillis par Nathalie SARTHOU-LAJUS et François EUVÉ.



Retrouvez le dossier « **Littérature** »
sur www.revue-etudes.com